

Personne ne dispose d'une lunette historique qu'on braquerait sur le passé de façon à observer celui-ci comme à l'oeil nu ! C'est bien dommage, car notre désir d'histoire nous pousse à exiger de pouvoir croire au moins à la possibilité de connaître le passé tel qu'il se déroula réellement. Or, cela est impossible, puisque l'ancien présent qu'on appelle « *le passé* » s'est déroulé (comme d'ailleurs le présent actuel se déroule,) de manières si multiples et si simultanées qu'elles furent sans doute infinies. Cette impossibilité est si inacceptable que nous demandons aux historiens de bricoler une narration sur le passé de manière à nous servir (comme par compensation) un récit bien ficelé (c'est-à-dire sans contradiction ou alors en expliquant pourquoi il y a contradictions), susceptible à la fois de prendre en compte tout ce que nous considérons comme de la documentation et d'enraciner le présent actuel dans les anciens présents. Et cette histoire, une fois bricolée de façon satisfaisante, nous l'appelons « *Histoire* ».

Les historiens du dix-neuvième siècle et du vingtième siècle, du moins jusqu'à l'effondrement de l'URSS, se sont montrés si habiles bricoleurs que nous prenons leurs montages pour argent comptant et qu'il nous est pratiquement impossible d'en faire abstraction. Ainsi, nous savons tous (pour peu que nous ayons lu et que nous connaissions l'Occident!) que Galileo Galilei fut ce héros de la connaissance scientifique qui, en 1633, confronté à l'Inquisition romaine accrochée à ses archaïsmes, fut contraint d'abjurer ses « erreurs », alors que celles-ci allaient donner naissance à une nouvelle science ou plus exactement à une nouvelle représentation du monde, que Newton, puis Lavoisier, Claude Bernard, les Curie et Einstein allaient illustrer. Ce récit est parfois présenté comme un récit historique, mais ce n'est pas le cas. C'est un récit militant qui a certes sa cohérence et même, je pense, sa justification, mais qui néglige trop d'informations pour pouvoir être considéré comme historique.

Pour entrer un peu plus dans le détail de ce récit, je partirai de la reproduction d'une peinture qui, avec les moyens du peintre, exprime clairement son sens. Il s'agit d'un tableau, daté de 1857, peint par un certain Cristiano Banti et qui s'intitule « *Galilée face à l'Inquisition* ». La reproduction que l'ordinateur permet de s'en faire est très approximative mais elle permet de se rendre compte que nous sommes ici sur le plan de l'héroïsme. Les valeurs du tableau sont dans les sombres, sauf une large tache rouge lourdement décentrée : il s'agit d'une mise à mort. Les protagonistes sont vraiment antagonistes, répartis en deux groupes : d'une part, les 3 religieux, sans doute deux Dominicains et un Jésuite, d'autre part, Galilée, seul comme il se doit, et vêtu de sombre, flamboyant avec un regard et un geste qui contrent effrontément le regard et le doigt du procureur dominicain. Le sens de cette composition est encore redoublé par le trône vide, sans doute celui du Pape dont il souligne l'absence, qui est une sorte de présence à la Ponce-Pilate, et par le crucifix significativement amputé de sa partie supérieure, d'une manière qui dénonce le procès comme un véritable déni au sacrifice du Christ.

Cette version de la comparution de Galilée devant l'Inquisition n'est inexacte que si elle prétend avoir valeur historique. En effet, de ce point de vue, elle ne respecte pas un certain nombre de données importantes que je voudrais, au contraire, développer. Mais attention! Ce qui va être proposé ce soir n'a rien à voir avec le contre-récit que le cardinal Ratzinger, avant même de devenir Benoît XVI, a commencé à mettre en avant. Selon ce contre-récit, l'Eglise n'aurait pas à faire acte de « repentance » pour son attitude passée par rapport à Galilée, puisqu'en fait c'est elle qui avait raison (scientifiquement parlant) : compte-tenu des connaissances de l'époque et des observations alors possibles, il était plus déraisonnable de considérer comme prouvé que la Terre n'était pas au centre de l'univers et qu'elle tournait sur elle-même et autour du soleil que de s'en tenir au système de Ptolémée, tel qu'il avait été aménagé par l'astronome danois Ticho Brahé, quelques années auparavant. Galilée, en outre, aurait eu le tort de prétendre interpréter les textes de l'Écriture Sainte autrement que les autorités catholiques. Du point de vue de l'histoire, ce contre-récit est aussi inadmissible que le récit dominant : là encore, on reste dans le domaine de la militance et, j'ajouterais, de la militance pour une cause douteuse!

La documentation disponible montre qu'il n'y eut pas d'affrontement absolu, ni en 1616 ni même en 1633, entre Galilée et ses juges. Trois faisceaux de « faits » permettent de le comprendre et d'abord la connivence existant entre Galilée et ses accusateurs. Connivence mondaine et connivence idéologique.

## **1.a**

Galilée et ses accusateurs appartiennent au même microcosme mondain : dans les états européens de cette fin de Renaissance, quelques dizaines de milliers de personnes (soit une petite minorité des Européens, mais une minorité beaucoup plus nombreuse qu'au Moyen-Âge) se croient le centre du monde, et sont d'ailleurs jugées comme telles par beaucoup de ceux qui restent extérieurs à ce microcosme. Cette minorité est composée de souverains plus ou moins importants, des grands commis qui leur permettent de viser à l'absolutisme, de princes et de princesses avec leurs cours, de patriciens et de négociants, d'hommes d'église allant du Pontificat aux échelons supérieurs des hiérarchies catholiques séculière et régulière, de chercheurs et de trouveurs, plus ou moins scientifiques, plus ou moins astrologues, de voyageurs, d'artistes, de spadassins plus ou moins meurtriers. Il s'agit d'un monde qui répond bien à certains aspects de la description que s'en fit Stendhal beaucoup plus tard : monde brillant, disons même brillantissime, étincelant, dont les ors et les pierreries et l'éclat baroque sont parfois traversés d'éclairs sanglants.

Galilée y a rapidement eu sa place, bien que sa naissance l'eût installé plutôt à la marge du fait de la relative pauvreté familiale. Très vite, il se trouva de puissants protecteurs, d'abord dans la République de Venise (exactement à Pise d'où la famille était originaire et où il suivit puis abandonna des cours de médecine) puis dans le Grand-Duché de Florence (la famille des Medicis y régnait encore et le prit sous son aile) et enfin à Rome où ses recherches dans ce qu'on appelait alors « *la philosophie naturelle* » le mit en contacts constants avec des savants de la Compagnie de Jésus (notamment, avec Clavius, le plus célèbre d'entre eux), avec des patriciens comme le prince Cesi, fondateur de « l'Académie du Lynx » et surtout avec de puissants cardinaux, comme Bellarmine puis Barberini, qui devint pape, sous le nom de Urbain VIII. Bien entendu, il n'était pas facile de se maintenir en cour et les plus puissants jouaient souvent à dresser leurs protégés les uns contre les autres. Dans ce monde de clientèles associées autant que rivales, Galilée tint sa partie jusqu'au bout, même après la condamnation de 1633.

## **1.b**

On débat beaucoup dans ce microcosme. Des controverses acharnées semblent démentir en permanence les affirmations officielles d'équilibre et de stabilité que les autorités religieuses et politiques, qu'elles soient catholiques (ce qui est toujours le cas dans les états italiens) ou protestantes, tirent d'une lecture partielle d'Aristote, mais il est exceptionnel que la passion et la mauvaise foi ne se mêlent pas à la réflexion dans ces joutes apparemment intellectuelles. Galilée y fut redoutable et redouté. Et jaloué. Mais, sur le fond, il semble bien que la connivence mondaine s'accompagne d'un accord idéologique dont on n'avait sans doute pas idée, ou en tout cas pas idée claire, et que la virulence des querelles sur l'opposition entre le Système de Ptolémée, par exemple, et le système de Copernic tend à nous faire oublier, même aujourd'hui, malgré le recul. Je vais insister sur ce point qui me paraît central.

Pas plus que les partisans d'Aristote et de Ptolémée, Copernic n'a mis en doute que l'Univers, voulu par le Créateur, est un espace fini, bien délimité à l'intérieur d'une sphère creuse dont le fond est tapissé d'étoiles fixes. Que pour les premiers, cette sphère soit géocentrée sur une Terre immobile

alors que Copernic la suppose héliocentrique avec une Terre en mouvement autour du Soleil reste secondaire par rapport à l'accord sur la finitude. Car si l'Univers est fini, cela implique qu'il est défini ou au moins définissable à partir de prémisses écrites une fois pour toutes sous l'inspiration du Créateur, qui demeure extérieur à sa Création (transcendant par rapport à elle) : la référence à des passages de l'Écriture Sainte est incontournable, notamment à tel Psaume disant « *Tu as fixé la terre ferme et immobile* » ou à tel épisode relatant l'ordre demandé à Dieu par Josué d'arrêter la course du soleil autour de la terre. Comme ses détracteurs et ses juges, Galilée ne peut pas vouloir envisager un univers infini, qui ne serait pas centré et ce n'est pas seulement la peur de subir le même sort que Giordano Bruno qui le retient. En 1600, ce moine avait été brûlé vif, sur décision de l'Inquisition romaine, dirigée alors par le cardinal Bellarmin, pour avoir soutenu que l'univers se compose d'une infinité de mondes centrés chacun sur des soleils en nombre infini. La documentation ne permet pas de trouver des traces d'une quelconque réticence de Galilée quant à ce meurtre et elle permet, au contraire, de comprendre qu'au delà de la prudence, Galilée, comme les autres membres du microcosme, éprouvait en profondeur une sorte d'horreur sacrée quand sa réflexion le conduisait sur des territoires où il risquait de remettre en question l'ordre de l'univers.

Essayons de ne pas confondre le monde de la Réforme et de la Contre-Réforme avec le Siècle des Lumières tel que nous nous le représentons. Quand, en 1610, Galilée publie dans le « Nuncius Sidereus » (ou « Messenger des Étoiles ») les observations du ciel permises par sa lunette qui multipliait par trente les possibilités de l'œil nu, et notamment la découverte des quatre plus gros satellites de Jupiter, il écrit en latin : « *iam ambiguitatem in admirationem permutans* » qu'une traduction française comprend comme « et mes doutes se transformèrent en étonnement ». Soit, mais alors comprenons que Galilée – dont tout le monde, à travers la documentation, reconnaît qu'il maniait bien la langue, qu'elle fût toscane ou latine – sait qu'il utilise un mot éclatant qui va alors bien au delà de ce que nous faisons dire à « admiration » ou à « étonnement » : conservons à son « étonnement » le sens que les tragédies de Corneille et surtout de Racine donnaient à ce mot en France, à cette époque, non pas la banale surprise mais le foudroiement de l'esprit quand celui-ci est déboussolé par une découverte qui lui tombe dessus. Oui : le coup de foudre. Comme une révélation, le sentiment un peu effrayant de pénétrer par effraction dans le sacré. Oui, sur ce point, Galilée était bien sur la même longueur d'onde que ses juges.

Cette double connivence, mondaine et idéologique, suffirait à interdire de considérer « l'Affaire Galilée » comme un combat front contre front entre un savant héroïque et des Inquisiteurs obtus. Deux autres séries de raisons le confirment, certaines liées au comportement de Galilée, les autres, indépendantes de lui, mais à chercher du côté de l'accusation.

## 2.

Pendant le procès de 1632 et juste avant, Galilée a multiplié des astuces assez mal ficelées, certes imposées par les menaces qu'il sent peser contre lui mais qui vont le desservir gravement quand elles seront découvertes. Depuis longtemps, Urbain VIII le poussait à écrire un livre qui comparerait sereinement le Système de Ptolémée et le Système de Copernic, à l'aide d'un dialogue entre deux ou trois personnages, l'un soutenant les thèses d'Aristote et de Ptolémée, un autre celles de Nicolas Copernic. Le Pape semble avoir insisté sur un certain nombre de conditions au premier rang desquelles figurait le maintien de l'équilibre entre les deux hypothèses, ce qui était intellectuellement malhonnête puisque depuis le Moyen-Âge, il était admis que lorsque deux hypothèses étaient équivalentes en preuves, et sur le même sujet, la plus ancienne devait prévaloir sur la moins ancienne. C'était beaucoup demander au copernicien convaincu qu'était devenu Galilée. Le Pape avait également convenu avec Galilée que l'œuvre serait publiée à Rome après avoir reçu le feu vert de la Commission de l'Index. Cette œuvre, ce fut « *Il Dialogo* » « *Dialogue entre les deux plus grands systèmes de l'univers* ».

Comme convenu, Galilée soumit son texte à la Commission de l'Index, qui y ajouta quelques annotations de réserve mais délivra quand même l'autorisation de le publier chez un imprimeur de Rome. Il y eut quelques contretemps, sans doute involontaires de part et d'autre (peut-être une épidémie comme il y en avait fréquemment à Rome) et Galilée - qui était alors à Florence - voulut accélérer les choses en demandant à un éditeur de la ville de publier son texte. Première entorse à ce qui avait été convenu mais elle pouvait paraître vénielle. En revanche, le texte initial étant resté à Rome, Galilée soumit une copie à l'éditeur de Florence, une copie légèrement différente de celle qui avait reçu l'approbation de la Commission de l'Index ! Mais, du coup, bien des caractères du livre que la Commission de l'Index n'avaient pas relevés prennent un sens plus polémique, comme l'usage de la langue toscane et non du latin (le latin était réservé aux ouvrages de réflexion et de recherche scientifiques et le recours à la langue vulgaire impliquait alors que le contenu du livre était incontestable sur le plan scientifique) ou comme la dissymétrie entre les trois protagonistes du Dialogue, dissymétrie très défavorable au personnage qui défend les thèses d'Aristote.

Pire! n'ayant pas les moyens de prouver le double mouvement de la Terre (personne ne les avait encore), Galilée réinventa, pendant le procès, un argument dont il s'était déjà servi et qui était depuis longtemps abandonné puisqu'il reliait faussement les phénomènes de marée aux mouvements de la Terre ! Le paradoxe dans l'affaire, c'est que les mathématiciens qui vont, un peu plus tard (Newton est né l'année où mourut Galilée) trouver l'argument décisif prouvant que la terre peut tourner, au moins sur elle-même, le trouveront à partir des travaux de Galilée qui devaient conduire à la découverte de la force d'inertie ! Galilée ne l'avait pas encore et ce qu'il trouva comme argument put paraître si dérisoire qu'il donna l'impression de vouloir à tout prix justifier la thèse copernicienne. Il offrait, de ce fait, une belle occasion au tribunal de l'Inquisition et à Urbain VIII pour trouver une condamnation qui correspondît bien aux besoins du Pape.

### 3.

Car, pour Urbain VIII, il ne pouvait être question ni de ne pas faire comparaître Galilée ni de le laisser punir de façon extrême. En fait Urbain VIII ne pouvait pas agir librement en cette affaire : il devait tenir compte d'un certain nombre de pressions politiques qui s'exerçaient sur lui, tant de l'extérieur de l'Eglise que de l'intérieur. Une bonne partie de l'Affaire Galilée et de son règlement est expliquée par des rapports de force qui ne sont pas spécifiquement religieux, même quand ils prennent la religion comme prétexte.

Apparemment, la grande question de l'époque reste la lutte de l'Eglise contre la Réforme protestante. Or, dans le premier tiers du dix-septième siècle, si en pratique, l'idée de la plupart des souverains, c'est qu'on est alors parvenu à une sorte d'équilibre entre les territoires qui demeurent totalement catholiques (la péninsule toute entière en fait partie) et ceux qu'il a bien fallu abandonner au protestantisme (en Angleterre, en Hollande, en Suède), si la France catholique tolère encore l'Edit de Nantes qui concède aux protestants quelques avantages, depuis 1618, un conflit majeur oppose dans les pays allemands et la Bohême états catholiques et états protestants. Et vers 1632, ce conflit semble tourner à l'avantage des protestants conduits par la Suède luthérienne mais soutenus plus ou moins par la France de Richelieu et Louis XIII qui veut, de son côté, rompre l'encerclement du royaume par le Roi d'Espagne et par l'Empereur d'Autriche, tous deux successeurs Habsbourg de Charles Quint et soutiens des états catholiques allemands.

Certes, les états italiens ne semblent pas concernés directement par ce qu'on va appeler « La Guerre de Trente Ans », mais Urbain VIII ne peut pas ignorer qu'à Rome comme à Venise ou à Florence s'opposent un « parti français » et un « parti espagnol ». Soutenue par le parti français, l'élection du cardinal Barberini au pontificat n'a pu se réaliser que grâce à un compromis avec le parti espagnol et Urbain VIII est un peu prisonnier de ce compromis. Dès le départ, les Dominicains se sont affichés du parti espagnol et exigent moins de laxisme de la part du Souverain Pontife, surtout depuis que la

France multiplie les accords avec la Suède luthérienne. Les Jésuites, eux-mêmes, qui avaient oeuvré activement pour l'élection de Urbain VIII sont beaucoup plus hésitants en 1632 et le Roi d'Espagne contrôle étroitement à la fois le Royaume de Naples, au sud des Etats pontificaux, et la région de Milan, au nord. Le Pape est donc condamné par la situation géopolitique à naviguer au plus près.

Au parti espagnol, on va donc concéder la convocation de Galilée devant la Très Sainte Inquisition, convocation censée prouver que Urbain VIII reste vigilant sur le chapitre de l'hérésie, quelle que soit son amitié ancienne avec celui qui demeure « premier mathématicien » et « premier philosophe » du Grand-Duché de Toscane. Et ce procès se déroulera selon le rituel : l'accusé sera en chemise blanche, agenouillé et en présence des instruments de la torture, malgré son âge et son mauvais état de santé. Et on le persuadera d'abjurer ses erreurs. Et il sera condamné à l'emprisonnement à vie. Mais, cela étant, le Pape nomme à la tête du Tribunal un de ses familiers, connu pour sa sympathie galiléenne. Lequel, ayant convoqué Galilée pour octobre 1632, accepte que l'accusé – arguant de son mauvais état de santé et qu'il résidait alors à Florence - ne se rende à la convocation que quatre mois plus tard. Quand le procès commencera, Galilée s'y présentera généralement à partir d'une résidence mise à sa disposition par l'ambassadeur de Toscane à Rome. Peut-être eut-il à faire aussi quelques séjours en prison, mais ceci a à être confirmé.

#### 4.

La décision finale du Tribunal confirme que le procès repose sur des cotes mal taillées : l'emprisonnement à vie ne fut pas commué en résidence surveillée comme on le dit quelquefois, mais on se contenta de contraindre Galilée à s'enfermer dans des demeures confortables (d'abord à Rome chez son ami, l'ambassadeur toscan, puis finalement, dans une maison qu'il avait lui-même achetée près de Florence et où il mourut). Les neuf dernières années de sa vie furent sans doute plus pénibles pour Galilée à cause d'un état de santé très détérioré (il finit par perdre la vue) que par suite des limitations de liberté qui lui étaient infligées. Celles-ci l'empêchèrent certes de ne plus rien publier en Italie, mais elles lui permirent de recevoir des disciples ou des visiteurs illustres comme John Milton ou quelques jésuites, il est vrai un peu dissidents, en partance pour la Chine...

En autorisant le prisonnier perpétuel à recevoir des visites, on lui fournissait l'occasion de faire sortir de sa prison des textes qu'il pouvait donner à imprimer en Hollande. Ce fut le cas, en 1638, pour son « Discours sur deux sciences nouvelles » publié à Leyde et à Paris. En fait, dans le cadre de l'évolution des sciences, ce dernier ouvrage est sans doute le plus important de Galilée, car notre auteur y fait basculer la physique du domaine métaphysique où elle avait été maintenue depuis au moins Aristote vers le domaine mathématique où elle se maintient depuis Galilée ! Alors qu'avant cette recherche, on essayait, par des considérations que nous dirions aujourd'hui philosophiques ou religieuses, d'imaginer une explication du mouvement des corps qui supposait que ceux-ci étaient dotés d'une sorte de sensibilité, les uns cherchant naturellement à s'élever (quand ils étaient surtout composés de feu ou d'air) d'autres cherchant naturellement à chuter (quand ils étaient surtout composés d'eau ou de terre), Galilée et les physiciens à sa suite réduisent d'abord ces corps à leur définition géométrique soit en bricolant des montages qui éliminent les aspérités, les frottements, les influences du milieu, soit - quand ce n'est pas techniquement possible – en les pensant parfaitement sphériques, triangulaires, c'est-à-dire conformes à leur forme géométrique. Par la suite, cette géométrisation se complètera d'une algébrisation et aboutira à une description du monde dont le sommet sera peut-être le codage informatique. De ce point de vue, Galilée peut effectivement apparaître comme le précurseur de ce « désenchantement du monde » dont a parlé Max Weber.

Ses contemporains (et d'abord lui-même) pouvaient-ils prendre en compte ce désenchantement, c'est-à-dire l'effet finalement sacrilège d'une pensée qui va lire le monde comme une création mathématique, réduite aux concepts qu'elle construit et négligeant systématiquement le réel sensible, abandonné alors à l'obscurité religieuse ? Si tel avait été le cas, alors Galilée aurait

effectivement mérité l'épithète d'hérétique, mais tel ne peut avoir été le cas : cette prise en compte eût supposé en effet que Galilée et ses contemporains connussent les suites de l'histoire ! La documentation nous montre au contraire un chercheur à la fois enthousiaste quand il découvre quelque chose de nouveau (« *ambiguitas* » se change en « *admiratio* ») et comme effrayé par ce qu'il vient de découvrir, si bien d'ailleurs qu'il suggère lui-même de tempérer la force de sa découverte en proposant deux modes de lectures de la Création et en insistant pour affirmer leur accord, même s'ils apparaissent momentanément incompatibles : d'une part, les Ecritures Saintes qui, correctement interprétées grâce aux enseignements de l'Eglise, permettent d'accéder au réel et d'y percevoir la présence du Créateur, d'autre part ce qu'il appelle « la langue de l'univers » dont les mots seraient des cercles, des ellipses, des points, des angles, des triangles ... qui, correctement maîtrisée par la science nouvelle, permet d'approcher le génie mathématique de l'Esprit Saint.

On sera peut-être tenté de considérer cette dichotomie comme une échappatoire proche de la mauvaise foi mais, outre qu'elle a continué à fonctionner pendant les siècles de désenchantement du monde et fonctionne toujours dans les milieux scientifiques catholiques ou protestants, il faut bien comprendre que la Contre-Réforme ne s'impose pas à l'âge baroque sur des esprits rétifs, contraints d'obéir à ses ordres : elle les imprègne au point qu'on pourrait dire qu'elle en émane. Sans prétendre sonder les reins et les coeurs, on peut penser que Galilée est sans arrière-pensée contestataire, au moins sur ce point.

On notera quand même qu'un historien italien contemporain, Pietro Redondi, affirme avoir retrouvé dans les archives du Saint-Office une dénonciation anonyme accusant Galilée d'avoir, par certains de ses travaux ou certaines de ses réflexions, mis en doute le dogme de la transsubstantiation que le Concile de Trente avait défini nettement sinon clairement. Selon cet historien, la dénonciation aurait émané de Horatio Grassi, un Jésuite avec lequel Galilée a méchamment controversé, et serait revenue sur le devant de la scène lors d'un consistoire convoqué par Urbain VIII juste avant l'ouverture du procès. Au cours de ce consistoire (rencontre entre le Pape et les cardinaux présents à Rome), le cardinal Borgia, Jésuite lui-même, a violemment critiqué Urbain VIII auquel il reprochait, comme les autres membres du « parti espagnol », sa sympathie pour les idées de l'hérétique Galilée, qui n'hésitait pas à déconsidérer la croyance catholique en la présence réelle du Christ dans le pain et le vin de l'Eucharistie. Pour Urbain VIII (et pour Galilée!), l'accusation aurait été grave car la croyance en la présence réelle du Christ sous les formes de l'hostie et du vin était alors le principal point sur lequel la théologie catholique s'opposait aux théologies protestantes qui affirment, elles, que le Christ n'est pas directement présent mais que l'Eucharistie est soit la célébration commémorative de la Cène (version calviniste) soit le symbole du sacrifice du Christ (version luthérienne). Pour éviter que ce point crucial ne fut au centre du procès, Urbain VIII aurait proposé de traduire Galilée devant l'Inquisition sur un point beaucoup moins grave: ses sympathies coperniciennes.

S'il est bien possible que le parti espagnol, surtout animé par le cardinal Borgia qui se serait bien vu en « papabile » si Urbain VIII avait été obligé de se démettre, ait sorti l'accusation ou tenté de la sortir, il faut bien comprendre que la documentation disponible ne permet pas de trouver chez Galilée quelque déclaration que ce soit qui mette en doute sa croyance en la transsubstantiation.

Certes, Galilée a souvent affirmé que les « accidents » de la substance (par exemple, sa couleur, son état, son volume, son allure) ont pour cause la substance elle-même (et ne peuvent pas avoir une vie propre en dehors d'elle) et qu'on pouvait en déduire que l'hostie n'est substantiellement que du pain, mais il n'a jamais appliqué ce raisonnement à l'Eucharistie. Comme beaucoup de scientifiques après lui et jusqu'à aujourd'hui, il lui suffisait de considérer la présence réelle du Christ dans l'hostie comme « miraculeuse » ou « mystérieuse » pour être en conformité avec le dogme.

Personnellement, je ne retiendrai donc de la thèse de Pietro Redondi que le souci qu'il a eu d'expliquer la nécessaire modération des accusateurs de Galilée et la nécessaire indulgence dont le

Tribunal a fait preuve : Urbain VIII avait suffisamment de casseroles (ne fût-ce, en plus de ce que j'ai relaté, que l'étonnant népotisme dont il fit preuve tout au long de son pontificat) pour se méfier des répercussions qu'aurait eu sur lui une véritable condamnation de son ami.

Le fait de ne pas accepter que le procès de 1633 soit considéré comme l'affrontement épique d'un héros et d'une lourde machine obscurantiste ne peut être considéré ni comme une dévalorisation de l'oeuvre de Galilée, dont il est possible de dire qu'elle a contribué magistralement à fonder une nouvelle manière de se représenter le monde, ni surtout comme un essai pour dédouaner l'Eglise de l'époque (qu'il s'agisse du Pontificat, des cardinaux, de l'Inquisition, des Jésuites ou des Dominicains, du parti espagnol ou du parti français). Sur ce second point, la seule difficulté vient du fait que l'Eglise, en tant qu'institution, n'a jamais pu se contenter de gérer les affaires religieuses : c'eût été beaucoup trop lui demander ! Mais ne pouvant pas se restreindre au domaine strictement religieux (qui, par définition, veut englober tous les autres domaines) l'Eglise se contraignait (à l'instar de Urbain VIII) ou se contraignait encore (à l'instar de Jean-Paul II ou de Benoît XVI) à se réduire à un groupe de pression plus ou moins proche du pouvoir selon les lieux et les époques. Il n'y a certainement pas d'incompatibilité fondamentale entre la croyance religieuse et la conviction scientifique d'une personne, mais il semble bien que l'Eglise, comme n'importe quelle institution, et en tant qu'institution, ne puisse pas intervenir (même dans le domaine religieux d'ailleurs) sans aussitôt chausser les gros sabots de l'intervention politique, médiatique ou policière. Surtout quand elle est proche du pouvoir. Ce qui était le cas aux temps de Galilée.

Quant à la nouvelle représentation du monde qu'on peut trouver en gestation avancée dans l'oeuvre de Galilée, il faut bien comprendre qu'elle se heurte depuis quelques dizaines d'années à des remarques critiques qui tournent justement autour du « désenchantement du monde » par l'usage systématique qu'elle a fait de la mathématique. Mais il serait peu logique de reprocher à Galilée les conséquences que des générations de mathématiciens et de physiciens, de philosophes aussi ont déduit, sous la poussée des changements techniques et des besoins du capitalisme, de ses propres prémisses. Si désenchantement du monde il y a eu depuis Galilée, Galilée n'en est pas responsable. Au contraire, il ne faut pas perdre de vue qu'imprégné de Contre-Réforme et de baroque comme tout le microcosme européen de la Renaissance, il demeure dans un monde « enchanté », marqué par la présence incessante du sacré et convaincu, avant tout raisonnement, qu'il n'y a pas de délimitation entre le sacré et le profane, convaincu en tout cas qu'une éventuelle frontière entre le sacré et le profane ne se définirait pas à partir du profane mais à partir du sacré. Si héroïsme il y eut de sa part, il faut le chercher, je crois, dans son obstination à fréquenter justement (dans le cadre de sa réflexion, de ses observations et de ses expérimentations) ces régions où les sens perçoivent des apparences nouvelles qu'il s'agit alors de « sauver », coûte que coûte, quitte à risquer de réactiver l'enchantement et d'exciter l'indignation de ceux qui s'en prétendent les gardiens. En braquant sa lunette vers « la voûte céleste », en rapprochant de trente fois les limites de celle-ci, Galilée n'ignorait pas qu'il risquait de faire « apparaître » des « ambiguïtés » susceptibles de le foudroyer d'« admiratio », lui et ceux du microcosme : les quatre lunes de Jupiter, qu'il appela « médicéennes » et que nous appelons « galiléennes », mettaient en difficulté non seulement le système de Ptolémée mais aussi les conceptions dites « aristotéliennes » du mouvement et surtout du partage de l'univers entre zone sublunaire et zone supralunaire.

## 5.

Je vais terminer par une hypothèse : et si ce que les Anciens, à peu près jusqu'à l'époque de Galilée, appelaient « philosophie de la nature » reflétait d'abord une tentative un rien désespérée pour se convaincre qu'il est possible d'atteindre à la réalité de l'Être (qu'on le nomme « l'Un », « le Tout » ou, comme s'appropriait à le faire Spinoza « Dieu ») à partir des représentations que nous nous en faisons ? Et si leur volonté de considérer l'univers comme un espace sphérique creux, tapissé

d'étoiles fixes, témoignait de l'effort, un rien désespéré, qu'ils faisaient pour inscrire le Tout dans un espace clos, de le réduire (avec cette impression de blasphémer) à un objet si raisonnablement créé qu'il devrait être possible de parvenir à le connaître en affinant de plus en plus la représentation que nous en modelons (Galilée ne disait-il pas que la langue de l'univers utilise les formes géométriques simples comme mots?) ? Et si le recours systématique à ce que Galilée appelait la langue mathématique et que nous appellerions plutôt la pensée conceptuelle était condamné à échouer dans sa tentative de réalisme et à ne saisir que de la représentation de représentations puisqu'elle ne peut jamais sortir de « l'accident », de la « modalité » de « l'attribut » pour atteindre à la « substance » ? Et si, malgré tout, comme par inadvertance, il arrivait à chacun de nous, parfois, « ici et maintenant », par flashes, de se sentir happé dans le tout, comme annihilé mais non anéanti, frappé plutôt d'*admiratio*, réintégré dans le Tout, dans la substance, oui, *étonné* comme Racine va faire dire à Phèdre qu'elle est étonnée par la présence d'Hyppolite ? La qualité littéraire de la langue utilisée par Galilée pour décrire ses observations ou mener à bien ses démonstrations a été maintes fois soulignée : et s'il fallait maintenant s'attacher aussi aux qualités poétiques de cette écriture ?

Peut-être comprendrions-nous mieux alors l'enchantement du monde que nous ne pouvons pas oublier, un enchantement que Galilée ne semble pas avoir jamais oublié puisque que dans l'exultation comme dans la terreur et l'effroi, il en a perçu la présence, une présence si intense qu'elle ne se présente pas selon les coordonnées du temps et de l'espace sur lesquelles il travaillait.